

Schifanoia

EDIZIONI
PANINI
MODENA

ISTITUTO DI
STUDI RINASCIMENTALI
FERRARA

2



Sur la correspondance linguistique de Peiresc

Daniel Droixhe

Le quatre-centième anniversaire de la naissance de Peiresc, en 1980, a donné l'occasion de célébrer à nouveau l'homme «féru d'étymologie et de linguistique comparée», qui «a dirigé des enquêtes sur les langues étrangères, le breton comme le copte»¹. Avec non moins d'enthousiasme, on a rappelé alors qu'il avait étudié «toutes les langues connues» et cherché «à discerner les racines communes, comme s'il présentait les découvertes magnifiques que feront plus tard les Bopp, les Bréal, les Meillet»².

Le même volume des *Fioretti du quadricentenaire* reproduisait des extraits de la *Panglossie* qui fut prononcée à sa mort puis imprimée dans un *Monumentum romanum* de 1638: ensemble d'oraisons funèbres écrites en une quarantaine de langues, dont le «saxon», l'albanais, l'«hindou brachmanique», le japonais et le quichua³. Cette forme originale de «tombeau» mériterait à elle seule une étude. Elle fut suscitée par l'Académie romaine des Humoristes, dont les membres récitèrent les éloges multilingues de Peiresc le 21 décembre 1637, devant un parterre de cardinaux. Le choix des langues citées plus haut témoigne déjà de certaines traditions scientifiques et de l'esprit du temps. La japonais et le quichua étaient relativement bien connus, quand mourut Peiresc. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir le *Mithridates* d'Adelung. On venait de réimprimer le vocabulaire japonais de jésuite Rodrigues Girão (1ère éd. 1603)⁴ et les presses pour la Propagande de la Foi, au début des années 1630, avaient donné les manuels du P. Collado, dont le *Thesaurus linguae japonicae* restera comme un classique. Les langues amérindiennes avaient fait l'objet d'un sérieux défrichage dès le XVIe siècle; à côté de plusieurs descriptions des parlers du Mexique, dont le nahuatl, on disposait depuis 1560 d'un «art de la langue du Pérou», à laquelle, comme le note J. H. Rowe, furent consacrées huit grammaires au moins pendant l'âge classique. On attendait encore, en 1560, de vrais traités grammaticaux pour le polonais, l'allemand, le néerlandais ou l'anglais (celui de William Bullokar date de 1586)...

De la *Panglossie*, les *Fioretti* reproduisent en outre deux poèmes de Lucas Holstenius, un *Carmen belgicum* en flamand et une «épitaphe saxonne». L'anglo-saxon n'était pas moins à l'honneur, depuis ces mêmes années 1560⁵. Quant à l'albanais, il suscitait aussi de nouveaux intérêts. La Renaissance, à ses débuts, en avait déjà recueilli le lexique; la connaissance s'approfondit avec les écrits de Pierre Budi, vers 1620, et surtout le *Didionarium latino-epiroticum* de Francois Bianchi, ou Blanchus, publié à Rome en 1635 par la Sacrée Congrégation. L'auteur du *Carmen albaniense* est un certain Daniel Cortesius, qui n'a pas laissé davantage de traces, dans les histoires de la linguistique, que les auteurs des éloges en quichua ou en hindi, Roderic Bamverus, ou Bamuerus, et Joseph Menesius.

Ce dernier se qualifie de «brachmane» (on se souvient de l'image fameuse du P. Schall en mandarin, sans parler du syncrétisme du P. Ricci): on aimerait que Peiresc ait eu connaissance de cette *linguae samscretanae brachmanum* que le P. Roth révélera à l'Europe savante, trente ans plus tard, à travers la présentation qui en est faite, sur ses informations, dans la *China illustrata* d'Athanase Kircher en 1667⁶. On nous rappelle que «Roth apprit le sanskrit en utilisant un brahmane ouvert aux idées chrétiennes» et que, lors du légendaire voyage – «le plus grand de l'histoire des missions jésuites» – où il remplaça d'Orville aux côtés du P. Grueber, en 1662, il «s'était réservé comme compagnon Joseph Nadchir, un Indien que l'on prétendait âgé de quatre-vingt-cinq ans et qui, plus de trente ans auparavant, devait avoir participé à plusieurs voyages du P. de Andrade à Tsaparang» (première mission au Tibet)⁷. On voit que se pose, de façon de plus en plus insistante, la question de l'accès au sanskrit dès les premières décennies de l'établissement des jésuites en Inde: question qui en comporte une autre, concernant la «cécité comparative» qui aurait retardé de presque deux siècles

l'avènement de la linguistique indo-européenne. Si, au même moment que Sasseti, le jésuite Thomas Stephens, le premier Anglais installé à Goa, parle de la «composition» des langues de l'Inde et remarque son caractère gréco-latin⁸, il devient d'autant plus intéressant de savoir quels furent les autres canaux possibles d'information sur celles-ci, voire sur le sanskrit (étudiés notamment par A. Camps, S. Hughes et J.-Cl. Muller).

La personnalité de Peiresc est particulièrement riche quand il s'agit d'ouvrir ce genre de piste. Le «procureur-général de la littérature» dont parlait Bayle est aussi un vaillant secrétaire des recherches contemporaines sur les langues - secrétaire à la mode de la Renaissance, dont il adopte les confusions mais aussi certaines grandes idées pleines de promesses. Qui a consulté sa correspondance en manuscrit sait quel travail demanderait un repérage un peu systématique des informations qu'elle contient, dans ce domaine. On se contentera ici de signaler l'un ou l'autre point qui touche à des questions actuelles.

Ainsi, grâce à Peiresc, nous pouvons étoffer le dossier de ce qui fut sans doute la plus brillante, en tout cas la plus générale, de ces idées en matière d'histoire des langues. On connaît mieux, aujourd'hui, la tradition qui annonce la concept d'indo-européen⁹. Y figure au premier rang l'observation, devenue classique dans le cours du XVIIe siècle, d'*affinités* entre langues germaniques et persan. Un des plus ardents défenseurs de la thèse d'un apparentement fut, on le sait, le médecin Johann Elichmann († 1639). Il est mentionné brièvement parmi les *Correspondants de Peiresc dans les Pays-Bas*¹⁰: «Il savait seize langues. Par l'intermédiaire de Saumaise, il envoya des fastes danois à Peiresc. Saumaise communiqua aussi à celui-ci un curieux alphabet égyptien, qu'Elichmann avait reçu d'un Moravien qui avait vécu en Egypte». Mais l'Elichmann qui nous intéresse le plus est celui dont parle Saumaise, son ami et son patient, dans une lettre à Peiresc, non datée, reproduite dès 1656 par Antoine Clément dans son édition de la correspondance du «prince des philologues»¹¹. Saumaise y accuse réception d'un envoi de l'érudite provençal: des «observations sur cette union et communion des langues procédentes d'une même matrice»; elles «sont fort curieuses, et très belles». Il rapporte ensuite les préoccupations d'Elichmann, qui aurait dressé une liste de plus de cinq cents mots persans d'allure germanique et qui ne bornait son examen ni au vocabulaire, ni à ces deux langues. L'hypothèse d'une large convergence européenne demandait d'autres enquêtes. Nous ne nous attarderons pas ici à la fascinante personnalité du médecin silésien. C'est, par contre, l'endroit de signaler les difficultés qu'on rencontre en voulant approfondir ce point d'échange épistolaire.

La lettre en question n'est pas reprise dans l'édition, fournie au XIXe siècle par Tamizey de Larroque, de la correspondance adressée par Saumaise à Peiresc¹² - édition appartenant à cette série de recueils qui furent publiés en parallèle avec celle de la correspondance générale, imprimée dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* par les soins du même Tamizey. Celui-ci explique comment il a été déçu par le principal dépôt qui conserve la correspondance de Peiresc: l'Inguimbertaine de Carpentras, où se trouvent les «minutes» de son courrier, premières copies effectuées par un scribe. Elles sont d'une écriture «souvent difficile à déchiffrer»¹³. Elles servirent de base, au XVIIIe siècle, à d'autres copies réalisées par ou pour le président de Mazaugues, conservées à la bibliothèque Méjanès d'Aix-en-Provence. On y trouve les fautes inhérentes à ce genre de travail, et certaines légèretés. «Par suite», conclut R. Lebègue, «on ne doit utiliser les copies Mazaugues que pour les lettres dont les originaux ou les minutes ont disparu».

Tamizey rappelle que Saumaise aurait au moins adressé à Peiresc 155 lettres et que le président de Mazaugues en possédait encore 45. Mais le rayon de la Bibliothèque Inguimbertaine, pour cette matière, est vide¹⁴. L'éditeur n'a trouvé qu'à la Bibliothèque Nationale quinze lettres ne figurant pas dans le recueil d'Antoine Clément. Par contre, l'Inguimbertaine conserve bien des lettres de Peiresc à Saumaise: 17 selon Tamizey de Larroque, 21 sous le no. 1876, selon le *Catalogue des manuscrits* établi au début de ce siècle. Mais Tamizey soulignait que le registre en question avait été dépecé, ce qui aurait entraîné la perte de «34 des lettres de Peiresc à Saumaise», «par une autre non moins déplorable fatalité».

On ne trouve pas non plus de lettres originales de Saumaise à Peiresc à la Bibliothèque Méjanès. Des copies de la correspondance connue y sont pourtant conservées. Celle de la lettre concernant Elichmann y figure en partie: le ms. 211 (1029) la reprend sous le no. XII;

malheureusement, la fin du texte, qui nous fournirait peut-être la date, fait défaut, un cahier ayant été arraché - nouvelle «déplorable fatalité». Commencée page 370, la copie se poursuit p. 375 par la fin d'un autre envoi, daté de mai 1636, alors que celui qui nous intéresse prend place dans un ensemble de 1634. La numérotation montre du reste une rupture, qui ne paraît pas avoir frappé E. Rouard quand il dressa en 1838 une *Table analytique de la correspondance de Peiresc déposée à la Bibliothèque Méjanes* (manuscrit lui-même déposé à la Bibliothèque Nationale, N.a. 1147). Bref, il y a dans cette série de copies un vide pour la correspondance allant de 1634 à 1636, époque où Saumaise communique au Provençal ce qui deviendra la grande thèse de l'école de Leyde sur le prototype européen. Vide qui afflige aussi la correspondance adressée par Peiresc à Saumaise telle que la conserve la bibliothèque de Carpentras - les réponses où on attendrait les réactions de l'homme qui s'intéressait aux langues du monde. En effet, le dépeçage du ms. 1876 de l'Inguimbertaine, signalé plus haut, a également atteint les années 1634-1636 (fol. 55-77).

Par chance, celui-ci a pourtant épargné une lettre de Peiresc du 2 octobre 1634 (no. 11, fol. 51 v. - 54 r.) qui répond manifestement à celle où il est question d'Elichmann et de la parenté germano-persane. Par l'intermédiaire de Saumaise, Peiresc félicite l'orientaliste «pour les belles et anciennes (?) origines qu'il a descendues de la langue scythique, communes à tant de grandes nations», propose sa collaboration et souligne l'intérêt de langues archaïques, telles que le basque, le bas-breton, le gallois et le wallon. L'«intelligence des mots primitifs» implique l'examen attentif des parlers non-classiques. Ceci est illustré par l'utilisation qu'a faite Saumaise lui-même du mot «germanique ou belge» *veer*, signifiant gué ou passage, pour expliquer le nom de Verdun. Pour cerner les préoccupations de Peiresc vers 1635, on dispose encore de quelques envois conservés à la Bibliothèque Nationale et publiés par Tamizey, où il est cursivement question d'Elichmann, sans référence linguistique, dans les pièces IV et V (1.6 et 7.11.1636; autres copies dans les «doubles» du ms. 1029 de la Méjanes, no. II-III)¹⁵.

Les relations qu'entretenait avec les Pays-Bas l'ami de Grotius et de Rubens devaient le rendre particulièrement sensible à l'apologie du néerlandais développée depuis le fameux Goropius Becanus. Peiresc fut en contact avec l'un des représentants les plus typiques, mais le moins raisonnable, de cette école flamande qui va plaider pour la haute antiquité de sa langue: le Brugeois Adrien van Schrieck. Celui-ci avait publié en 1614 un énorme in-folio au titre éloquent: *Des commencements des premiers peuples de l'Europe, en particulier de l'origine et des faits des Néerlandais*. Il avait défendu sa thèse l'année suivante dans des *Monitorum secundorum libri V, sive Europa rediviva*, dont il annonce l'envoi à Peiresc dans une lettre du 5 décembre 1616 (Méjanes, ms. 1031, XIII, pp. 115 sv.). Victor Tourneur résumait ainsi ses conceptions: «Chez van Schrieck, qui voit dans l'hébreu la source de toutes les langues, on trouve une remarque intéressante: il a découvert que, chez les auteurs anciens, le nom des Germains est inconnu, mais qu'ils sont désignés sous le nom de Celtes et de Scythes. Quant au nom des Celtes, il est, selon lui, apparenté à l'allemand *Kälte*, dont on retrouve en hébreu un homonyme avec la même signification»¹⁶. Qu'elle soit de lui ou non, l'idée fera carrière. Face à la tradition qui tirait la notion de gaulois vers la France en se réclamant de l'antiquité grecque (Postel, Périon, Picard, Bodin, d'après Tourneur), et à côté de celle qui mettait plutôt l'accent sur la spécificité celtique (Beatus Rhenanus en 1531 ou François Hotman dans sa *Franco-Gallia* de 1573), une autre tendance poussait vigoureusement à confondre ou unifier domaines germanique et celtique. Inutile de dire quelle fortune connut la confusion dans une Allemagne en quête d'expansion historique - mais aussi en France, à l'occasion (Mézerai). Le combat nationaliste pour les Gaulois retentira encore dans la polémique entre Pelloutier¹⁷, pasteur à Berlin, d'une part, Dom Martin et Schoepflin de l'autre, au milieu du XVIII^e siècle.

La lettre de van Schrieck à Peiresc, comme l'indique une note préliminaire, est écrite «en termes assez ampoulés et d'une manière assez obscure». Son auteur y paraît continuellement sur la défensive, en homme se sachant très controversé: «vous dites qu'il y a beaucoup de gens par delà qui révoquent en doute si les mots que j'emploie de notre langue belge signifient tout ce que j'en dis». Ne voulait-il pas que cette dernière ait le mieux conservé le scytho-celtique, rejeton privilégié de l'hébreu après Babel? Par ce que lui écrit le botaniste

De Winghe, de Tournai, van Schrieck peut croire que Peiresc «desire sa correspondance», mais il répond au chanoine vander Haire, de Lille, ce même 5 décembre 1616: «Ce que (vous) dites avec Mr de Peiresc que je ne touche que trop à tout, pourquoi, je vous en prie, eussé-je fait autrement, voyant mes ennemis (j'appelle ainsi les erreurs vulgaires) me tomber en main?»¹⁸.

La principale «erreur vulgaire», ces lettres le répètent avec le fort courant qu'on vient de mentionner, c'est le culte de la civilisation gréco-latine. En matière d'histoire des langues, on peut traduire (comme le faisait déjà Jean Picard dans sa *Celtopaedia* de 1556, qui défend le principe d'une «colonisation intellectuelle de la Grèce par la Gaule»¹⁹): «Les Grecs se sont formés, et ont formé leur langage non pas de l'hébreu primitif, mais de la langue ou dialecte procédé par degré de l'hébreu de la postérité de Japhet, qui est la celtique; de manière que la grecque entière ne se peut réduire à l'hébraïque, mais bien à la celtique...». On a compris. L'arbre généalogique qui se dessine ensuite en pointillé n'épargne ni «la langue indienne», ni la «moscoutique», ni l'«africaine». Dans tout cela, notre auteur ne «défère rien à la conjecture» («quand j'ai rencontré quelque chose de semblable, je l'ai omis»). Il est surtout dommage que ces fausses assurances aient terni l'image de la perspective flamande, qui s'avérera pourtant féconde. Les philologues de Leyde de la génération suivante auront aussi, et à plus juste titre, le sentiment d'approcher de grandes vérités en matière d'histoire des langues; même «confiance en ce qui est croyable et démontrable». Mais leur crédibilité sera fort amoindrie par le souvenir de Becanus, au nom si pédant, et de celui qui annonçait un peu vite à Peiresc: «j'ai replanté les racines de notre commune origine», «je puis montrer les nouveaux resurgeons de plusieurs choses occultées du pesant faix des siècles passés».

Peiresc ne pouvait que partager avec son correspondant la fascination pour l'ancien celtique ou l'étrusque. Sa curiosité ouverte active un universalisme qui, pourtant, ne semble pas prendre chez lui la forme autoritaire qu'il revêt dans le monogénéisme. Il s'intéresse aux langues les plus diverses, surtout quand elles sont susceptibles «de nous fournir des témoins du temps des siècles antérieurs à toute l'Histoire qui en peut avoir été écrite». Mais on ne voit pas que Peiresc force les rapprochements pour les faire entrer dans un cadre généalogique strict. Il accorde, il est vrai, beaucoup d'importance à la «langue gauloise ou bretonne» et il presse le P. Anastase de Nantes, «ce grand génie», de donner au public ses travaux sur celle-ci. Il «supplie et conjure» le P. Césarée de Roscoff, «gardien des capucins de Lanion en Bretagne», de joindre ses efforts aux siens pour décider le P. Anastase (lettre du 29 décembre 1636; Méj., ms. 1028, pp. 113 sv.; également à la B.N.)²⁰. «Je m'en promettrais des merveilles». Et de rappeler comment il a stimulé avec succès la recherche sur d'autres idiomes. «J'ai été instrument pour faire desserrer la langue des Coptes, ou anciens Egyptiens, dont j'ai fait venir les grammaires et vocabulaires du Levant; et il y a des plus grands hommes du siècle déjà bien avancés en besogne: le R.P. Athanase Kircher ayant fait à mon instigation le voyage de Rome pour cet effet, où il a déjà imprimé un beau volume sur ce sujet, qui sera bientôt suivi d'autres d'importance de même matière, et d'autres personnes». Kircher venait en effet de donner son *Prodromus coptus* (1636), qui révéla aux Européens la langue orientale; il publiera en 1643 la *Lingua aegyptiaca restituta*²¹. «Je l'ai été (instrument) pour l'édition d'une traduction latine du texte carthaginois ou punique inséré dans le Plaute, où depuis douze ou quinze siècles, personne n'avait entendu note quelconque»: nous sommes également à l'époque où le phénico-punique entre dans la culture érudite, en particulier avec les écrits de Thomas Reinesius (1637), puis de Bochart (1646). Enfin, confie Peiresc au capucin de Lanion, «je suis après à extorquer au R. P. Gilles de Loches sa grammaire éthiopique, déjà bien avancée comme vous savez...».

Tant d'informations neuves aurait tourné la tête à plus d'un. Le rêve d'unité de la Renaissance, sa passion des correspondances et de l'exotisme n'avaient fait que croître, dans le domaine de l'étude des langues. En outre, dans cette première moitié du XVIIIe siècle, leur histoire changeait décidément de «paradigme», celui de l'hébreu langue-mère devant affronter un militantisme celto-germanophile déclaré, avec son comparatisme européen, devant lesquels il cède déjà, pour toute une frange de l'opinion savante. Les écrits de van Schrieck se situent à ce point de tension, tandis qu'Isaac Pontanus et Cluvier, exactement au même

moment (1606-1616), donnent certaines de leurs chartes au courant montant. On peut regretter qu'un Pontanus, Danois enseignant en Hollande, alors qu'il met en parallèle précis le gaulois et le breton, par des versions du *Pater*, les rapproche de l'allemand et du néerlandais.

Le nationalisme allemand ou scandinave du XVIII^e siècle portera les choses plus loin - dans les excès, l'intolérance²², et dans la recherche d'un prototype commun. France et Angleterre restent alors trop souvent sous la coupe de l'hébreu langue-mère ou des succédanés orientalisants; V. Tourneur cite à juste titre Bochart et Pierre Borel, à côté de John Davies (1632), dont la tendresse pour l'hébreu attire les moqueries de Boxhorn, ou des moins connus Aylett Sammes (1676), un disciple de Bochart (c'est-à-dire qu'il mise notamment sur le phénicien), et Thomas Richards (1753). Ces retards ont dû peser lorsqu'apparaît à la fin du XVIII^e siècle, dans une grande convergence de facteurs, la possibilité de la grammaire comparée.

Quand la France, à l'époque des Lumières, connaîtra la fièvre scytho-celtique, celle-ci brouillera les jugements. On reniera l'origine romane du français, au besoin avec l'aide théorique de l'*Encyclopédie*. Le provençal lui-même sera atteint et se fera celtique²³. Du temps de Peiresc, son parler régional se contente d'amorcer une carrière de «langue-mère» par rapport à ses voisins: rapproché du roman des Serments de Strasbourg par Fauchet (1581) et Blaise de Vigenère, il est identifié avec l'ancienne langue par Pierre de Caseneuve, que suivront Pierre de Gallaup de Chasteuil et bien d'autres²⁴: c'était assez pour qu'on en déduise «que les trois plus beaux langages qui soient aujourd'hui en Europe, l'italien, le français et l'espagnol, se sont formés de l'ancien provençal».

Une enquête systématique dans les papiers de Peiresc montrerait peut-être s'il cède à ce nouveau mirage, qui, comme le souligne J. Stéfanini, «constitue non un détour dû au seul patriotisme provençal, mais une station nécessaire sur la voie du romanisme», dans une dynamique des sciences peu avare de ce type de paradoxe.

Notes

1) *Catalogue de l'exposition Peiresc*, Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanes, déc. 1980, no. 64.

2) GAIGNEBET (1981, p. 24).

3) SAXER (1981, pp. 142 sv.).

4) Qui était également l'auteur d'une grammaire. Cfr. ROWE (1974). Une traduction française du *Vocabulario da lingoa de Japam* a été publiée au XIX^e siècle.

5) Cfr. RAUMER (1870).

6) Cfr. MULLER (1985), qui mentionne notamment les travaux de R. HAUSCHILD.

7) PLATTNER (1954, p. 189).

8) MULLER (1984, pp. 38-39).

9) Grâce à Bonfante, Metcalf, etc. Ne citons que HIERSCHE (1985).

10) LEBEGUE (1943, pp. 63-64).

11) *Salmasii epist. liber primus*, pp. 106-111.

12) *Les correspondants de Peiresc. 5. Cl. de Saumaise*, «Mémoires de l'Acad. de Dijon», 1881-82, pp. 203 sv. (en tiré à part sous un titre légèrement différent, 1882).

13) PEIRESC, *Lettres à divers. Supplément au tome VII de l'édition Tamizey de Larroque et errata*, publ. par R. LEBEGUE avec la coll. d'A. BRESSON, Ed. du C.N.R.S., 1985, introd.

14) V. en effet le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XXXVI, 1903. Un recueil intitulé *Lettres de M. de Saumaise et de M. de Peiresc* contient de la correspondance entre le premier et Dupuy.

15) Qui ne sont donc pas seulement des doubles de la série principale. Je remercie Madame Cl. Sovignet de m'avoir orienté dans les papiers Peiresc, dont on voit la

complexité. Je n'ai pas pu consulter, par ailleurs, les copies des mss. de Mazauges effectuées pour ou par Séguier, dont Monsieur J.-F. Foucaud a bien voulu me signaler la présence à la Bibliothèque Municipale de Nîmes (no. 123). Pour la correspondance de Saumaise, voir J.-N. PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, 1769, XV.

16) TOURNEUR (1905, p. 195). Voir maintenant SWIGGERS (1984). Cfr. égal. LAMBIN (1833).

17) V. DROIXHE (1980, pp. 127 sv.). Le pan-celtisme de Pelloutier est relativement corrigé par l'idée d'une source scythique, plus abstraite et supérieure à la source celtique proprement dite. Il y a une conscience des degrés d'apparementement, une certaine pondération des rapports généalogiques. Mais des intitulés de chapitres annoncent encore: «Toutes les contrées de l'Europe étaient autrefois habitées par des peuples celtes», «La langue allemande est un reste de l'ancienne langue des Celtes», etc.

18) A la suite de la lettre à Peiresc.

19) DUBOIS (1972, pp. 47 sv.). Comme Beatus Rhenanus, Picard s'oppose à l'assimilation entre gaulois et german, en s'appuyant sur César. Il invoque la toponymie et les patois pour montrer comment la France, héritière des Celtes, éclaire les origines de la civilisation grecque. C'est également le sens de sa *Conformité de la langue française avec le grec* (1565).

20) Il est tout de même curieux que Peiresc ne mentionne pas le dictionnaire français-breton de Guillaume Quiquer de Roscoff, paru en 1626 et qui en était, dès 1633, à sa troisième édition. On doit également à un

capucin, Grégoire de Rostrenen, la meilleure grammaire bretonne du XVIII^e siècle (1738) ainsi qu'un bon dictionnaire (1752).
21) Cfr. JANSEN (1943).
22) V. le livre, instructif à plusieurs points de vue, de

BIEDER (1939, spéc. pp. 88-89); ainsi que POLIAKOV (1971, pp. 85 sv.).
23) Cfr. STÉFANINI (1969, pp. 258 sv.).
24) V., outre STÉFANINI (1969, pp. 248 sv.), notre étude, à paraître, sur les lectures des Serments.

Bibliographie

- Th. BIEDER, 1939. *Geschichte der Germanenforschung (1500-1806)*, Leipzig, v. Hafe et Koehler.
- D. DROIXHE, (à par.), *Les serments de Strasbourg et les débuts de l'histoire du français (XVI-XVIII siècles)* dans B. SCHLIEBEN-LANGE et H.-J. NIEDEREHE (éd.), *Actes de la section 4 du Romanistentag Siegen 1985: Frühgeschichte der romanischen Philologie*.
- D. DROIXHE, 1980. *Le prototype défiguré: l'idée scythique et la France gauloise*, dans K. KOERNER (éd.), *Progress in Linguistic Historiography*, Amsterdam, J. Benjamins, pp. 123-37.
- Cl.-G. DUBOIS, 1972. *Celtés et Gaulois au XV^e siècle*, Paris, Vrin.
- J.-B. GAIGNEBET, 1981. *Initiation à la connaissance de Peiresc*, dans: ACADEMIE DU VAR, *Les fioretti du quadricentenaire de Fabri de Peiresc*, Avignon, Aubanel, pp. 17-28.
- R. HIERSCHE, 1985. *Zur Etymologie und Sprachvergleichung vor Bopp*, dans H. M. OELBERG et autres (éd.), *Sprachwiss. Forschungen Fss. Knobloch*, Innsbruck, Inst. f. Sprachwiss., pp. 157-165.
- J. JANSEN, 1943. *A. Kircher 'égyptologue'*, «Chronique d'Egypte», 36, pp. 240-47.
- J. J. LAMBIN, 1833. *Levensberigt van A. van Schrieck*, Ypres.
- R. LEBEGUE, 1943. *Les correspondants de Peiresc dans les anciens Pays-Bas*, Bruxelles, Office de publicité.
- J. Cl. MULLER, 1984. *Quelques repères pour l'histoire de la notion de vocabulaire de base dans le pré-comparatisme*, «Histoire, épistémologie, langage», 6/2, pp. 37-43.
- J. Cl. MULLER, 1985. *Recherches sur les premières grammaires manuscrites du sanskrit*, «Bulletin d'études indiennes», 3, pp. 125-44.
- F.-A. PLATTNER, 1954. *Quand l'Europe cherchait l'Asie. Jésuites missionnaires (1541-1785)*, Tournai-Paris, Casterman.
- L. POLIAKOV, 1971. *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy.
- R. von RAUMER, 1870/1965. *Geschichte der germanischen Philologie*, repr. New York-London, Johnson.
- J. H. ROWE, *Sixteenth and seventeenth century grammars*, dans D. HYMES (éd.), *Studies in the History of Linguistics*, Indiana U.P., pp. 361-79.
- V. SAXER, 1981. *Peiresc et les Romains*, dans: ACADEMIE DU VAR, *Les fioretti du quadricentenaire de Fabri de Peiresc*, Avignon, Aubanel, pp. 127-50.
- J. STÉFANINI, 1969. *Un provençaliste marseillais: l'abbé Féraud*, Publ. de la Fac. des Lettres et Sc. Humaines d'Aix-en-Provence.
- P. SWIGGERS, 1984. *Adf. Schrieckius: de la langue des Scythes à l'Europe linguistique*, «Histoire, épistémologie, langage», 6/2, pp. 17-35.
- V. TOURNEUR, 1905. *Esquisse d'une histoire des études celtiques*, Bibl. de la Fac. de Philos. et Lettres de l'Univ. de Liège.